



Architecture & technique

Agriculture urbaine Paris, cité-jardin

Les plantes colonisent les toits de la capitale et de sa périphérie pour nourrir les aspirations de ses habitants, tout en alimentant une culture du projet.

Les projets d'agriculture urbaine fleurissent en Ile-de-France: de la Cité maraîchère à Romainville (Seine-Saint-Denis) aux toits cultivés de Plantation Paris (XVIII^e) et de Morland Mixité Capitale (IV^e). Leur terrain de prédilection est l'architecture, en particulier les terrasses bien ensoleillées. «L'agriculture entre en concurrence avec les toitures solaires, souligne Sidney Delourme, ex-consultant dans le secteur de l'énergie et néo-entrepreneur de sites agricoles siglés Cultivate. Or à surface égale, elle apporte plus de bénéfices à la ville en favorisant la biodiversité, en luttant contre les îlots de chaleur, en multipliant les emplois tout en procurant des moments de bien-être aux citoyens. Personne n'aurait envie d'organiser un brunch ou de pratiquer du yoga sous une centrale solaire...» Certains pensent qu'il n'y a plus de place à Paris. «C'est faux! rétorque-t-il. Les toits haussmanniens ne recouvrent que la moitié de la ville.» Il reste selon lui de gigantesques espaces dans les XIII^e, XV^e, XVIII^e et XIX^e arrondissements.

Faire pousser des fruits et légumes dans de bonnes conditions sur une dalle de béton ne s'improvise pas. Ecouter les producteurs est primordial. Il faut tenir compte des enjeux agronomiques comme l'exposition, le vent, la température et le taux d'humidité. Se pose aussi la question structurelle du calcul de la portance, qui doit prendre en considération le poids de la terre humidifiée, des cultures à maturation et des personnes. «On sème, cultive, récolte, lave, conditionne et envoie les produits aux clients, explique Sidney Delourme. Chacune de ces étapes nécessite des espaces spécifiques: laboratoires, serres, potagers, chambres froides, bureaux, sans oublier la logistique liée aux flux entrants et sortants sur palette ou brouette via un monte-charge. Si certains



Confort Cultiver son moi sur le toit

Implanter une ferme urbaine de 7 000 m² dans le XVIII^e arrondissement de Paris sans pouvoir y accueillir le public était impensable pour Sidney Delourme, cofondateur avec Sarah Msika de Cultivate. Cette jeune pousse a remporté en 2018 l'appel à projets Parisculteurs situé dans le nouveau quartier Chapelle International, sur le toit d'un hôtel logistique Sogaris. Potager, serre et «grange» événementielle





CULTIVATE



AUSSELLA PHOTOGRAPHY / REVUES PÉRIODIQUES

1 - L'entreprise
Cultivate fait pousser 70 variétés de plantes dans son potager, grâce aux 50 cm de terre rapportée sur la dalle en béton du toit-terrasse de l'hôtel logistique Sogaris.

2 - Le rooftop
maraîcher accueille du public à l'occasion d'événements. Ceux-ci prennent place dans la structure en bois située entre les cultures en plein air et celles sous serre.

sont opérationnels depuis juin 2021 sous le nom de code Plantation Paris. Et malgré l'hiver, la production de feuilles de capucines, amarantes, pois verts, basilic et autre shiso se poursuit dans la serre, chauffée à 20 °C par un data center de l'AP-HP installé au sous-sol du bâtiment. Le fruit de la récolte est vendu autant à des supermarchés qu'à des restaurateurs étoilés. Il est également consommé sur place lors de séminaires d'entreprises, de cours de yoga ou de concerts. La capacité d'accueil s'élève à 400 personnes.

« Les citadins nord-américains ont compris avant nous que les espaces pour se ressourcer en ville se trouvent en toiture,

souligne Sidney Delourme. On se déconnecte alors du monde urbain pour se reconnecter à la nature. Avec ce rooftop maraîcher, nous voulons réinventer la ville par le bien-être et le bien-manger, en mettant un peu de piment dans la vie des habitants du quartier. » Cultivate est régulièrement sollicité par des parents souhaitant participer à des ateliers pédagogiques avec leurs enfants, des retraités à la main verte et même des futurs mariés pour une séance photo avec le coucher de soleil sur la butte Montmartre. Aux yeux de son cofondateur, « cette ferme urbaine est un lieu fédérateur ». Y compris pour les abeilles, coccinelles, rongeurs et faucons...

(suite de la p.56) de ces aspects sont oubliés, nous pouvons vite nous retrouver avec un site que personne ne voudra exploiter car mal pensé. » Valérien Amalric, architecte de la Cité maraîchère (*lire ci-contre*) et fondateur de l'agence Ilimelgo, poursuit l'analyse : « Concevoir un projet d'agriculture urbaine, ce n'est pas comme une école ou une médiathèque dont nous connaissons les usages et les usagers. Là, les agriculteurs inventent, essayent, tâtonnent, mettent en place des procédés. A chaque fois, l'architecture contextualise leurs besoins, elle les accompagne. »

Tracer son sillon. Dans le champ de la maîtrise d'œuvre, l'agriculteur urbain rencontre des difficultés à tracer son sillon. Les problèmes de construction, de fluides ou de paysage

« L'agriculteur urbain peut apporter des solutions à la transformation de la ville par la nature. »

Yohan Hubert, directeur général de l'entreprise Sous les fraises.

sont bien souvent réglés par les spécialistes en la matière. Et chacun veille jalousement sur son pré carré. Yohan Hubert, directeur général de l'entreprise Sous les fraises, plaide pour que son activité devienne un « vrai métier ». Selon lui : « Cette profession émergente est capable d'apporter des solutions concrètes sur des sujets transversaux tels que la gestion des eaux grises et des déchets, la transformation de la ville par la nature et l'alimenta-

tion saine et locale. » L'opération du boulevard Morland en atteste (*lire p. 61*). Mais les changements d'habitudes prennent du temps.

Du côté des paysagistes, Alice Roussille de l'agence Paula avoue qu'un débat existe. En 2021, elle a réalisé le jardin – en partie potager – du siège social de RATP Habitat à Paris (XX^e). « La topographie proposée par les architectes de l'Atelier du Pont était parfaite, il n'y avait plus qu'à fertiliser les terrasses », décrit-elle. Les plantes aromatiques et médicinales y côtoient les fruits et les légumes, au grand bonheur des

Conception

De la serre verticale à horizontale

Construire la première ferme urbaine verticale de France, à Romainville (Seine-Saint-Denis), a constitué une expérience formatrice pour l'architecte Valérien Amalric, fondateur de l'agence Ilimelgo. « Avec l'agronome Terreauciel, nous avons tout pensé de A à Z, résume-t-il.



Certains principes ont fonctionné, d'autres pas. Il est plus simple de poser une serre sur un toit que de superposer des étages de production, notamment pour des questions d'épaisseur de bâti, de hauteur de plancher et d'éclairage. Mais d'un point de vue social, c'est extrêmement réussi. »

L'équipement municipal, appelé Cité maraîchère, est livré depuis tout juste un an (lire « *Le Moniteur* » n° 6170, p. 70).

Ses 2 060 m² SP sont répartis sur deux bâtiments en béton, hauts de 15 et



24 m. Autour de la culture de fruits et légumes se greffent diverses activités solidaires – éducation, restauration, vente – qui visent à sensibiliser les habitants à l'alimentation durable, la nature en ville et au zéro déchet. « La Cité est devenue un repère singulier et un lieu animé dans le quartier Marcel-Cachin », indique Valérien Amalric.

Après la verticalité, l'architecte teste désormais l'horizontalité. A Colombes (Hauts-de-Seine), dans la ZAC Magellan, il construit pour le promoteur immobilier Nexity Apollonia un édifice de 5 000 m² comprenant une immense serre métallique de 130 x 12 m. Celle-ci accueillera une culture maraîchère « cinq à six fois plus productive qu'à Romainville », exploitée par Nutreets. Plus surprenant encore, elle servira d'écran antibruit fertile aux futurs habitants de la ZAC face à l'autoroute A86. Une idée de Yann Doublier, alors président de Nexity Apollonia. Selon Valérien Amalric : « Il faut innover pour rendre la densité urbaine désirable, car nous n'avons ni les moyens, ni les sols disponibles pour tous vivre dans des maisons avec jardin. »



3 - A Colombes, le projet des « hautes serres » constitue une barrière visuelle et acoustique face à l'autoroute A86 pour les futurs résidents de la ZAC Magellan.
4 - A Romainville, la Cité maraîchère accueille des espaces de production (dans les étages) et de rencontre avec les habitants du quartier (au rez-de-chaussée).

(suite de la p. 58) pupilles et des papilles des salariés. Ceux-ci participent aux activités de jardinage organisées par l'association Veni Verdi. Alice Roussille précise avoir eu de bons échanges avec cet exploitant durant la conception du projet. Toutefois, « un paysagiste et un agriculteur urbain ont deux visions différentes des choses, considère-t-elle, l'un imagine une ambiance avec le végétal, quand l'autre en attend un rendement ». Elle ajoute que « les deux sont compatibles, il faut savoir au départ ce que l'on veut ».

Le monde de l'immobilier s'est lui aussi emparé du sujet. « Nous avons été submergés par les demandes de promoteurs – au moins une cinquantaine en moins de deux ans – avec

différents degrés de sincérité dans leur engagement environnemental, raconte Sidney Delourme. Tout ce qui va être superficiel pour faire seulement joli sur les plaquettes commerciales ne nous intéresse pas. Nous préférons les groupes tels que Legendre et Linkcity qui veulent accomplir des projets forts à l'échelle d'un quartier, un peu à l'image de Chapelle International où nous sommes implantés. » L'entrepreneur se souvient que sa ferme urbaine Plantation Paris (lire p. 56) figurait en première page des plaquettes commerciales pour la vente des logements qui aujourd'hui la surplombent. « Elle valorise le prix du bien au mètre carré, estime-t-il, avec la promesse d'une meilleure qualité de vie, plus écologique. »



L'écologie, c'est aussi l'empreinte carbone. Simon Davies, directeur du pôle AIA Environnement chez AIA Life Designers, a étudié celle du futur écoquartier des Echats III à Beaucouzé (Maine-et-Loire). Selon ses calculs, le poste consacré à l'alimentation correspond à environ 2,3 t de CO₂/habitant/an, alors que les matériaux de construction de l'ensemble des bâtiments représentent généralement moins de 500 kg de CO₂/habitant/an. « Quelques mètres carrés d'agriculture urbaine ne pèsent pas directement sur la balance du poids carbone, considère l'ingénieur. Par contre, ils peuvent influencer les comportements des habitants pour qu'ils consomment davantage de produits locaux et de saison, moins carbonés. Quand on regarde l'équation

globale d'un quartier, l'alimentation constitue un puissant levier d'action pour réduire son empreinte. Sans opposer les solutions, diviser par deux le gaspillage équivaldrait à construire tous les bâtiments de la ZAC en structure porteuse bois plutôt qu'en mode constructif 100 % béton. C'est sidérant ! »

Face au dérèglement climatique et aux catastrophes naturelles à répétition, les fonds d'investissement se tournent de plus en plus vers le financement et l'acquisition d'actifs ayant un impact positif sur l'environnement. « Auparavant, les projets d'agriculture urbaine étaient considérés comme "nice to have", résume Sidney Delourme. Désormais, ils sont un "must have". »

● Milena Chessa